



# DE L'AFRIQUE À L'ASIE LES ENFANTS PERDUS DU FOOT

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE ROGER JOB

UNE GRANDE ENQUÊTE  
PARIS MATCH MENÉE AVEC LE SOUTIEN DE L'ASBL KRÉATIVA  
ET DE LA FONDATION SAMILIA

Moussa, 19 ans,  
malien, arrivé à  
Bangkok en  
décembre,  
s'entraîne dans  
son quartier de  
Lat Praoh.

Après la Belgique et la Côte d'Ivoire, Paris Match poursuit en Thaïlande sa grande enquête sur les traces des « damnés du football africain ». Notre série, soutenue en partie par le Fonds pour le journalisme de la Fédération Wallonie-Bruxelles, s'achève au « Pays du sourire », nouvel eldorado asiatique du ballon rond rallié en masse par de jeunes joueurs originaires du Continent noir (Ca-

merounais, Ivoiriens, Guinéens, Ghanéens, Nigérians, etc.), partis à la poursuite d'un rêve souvent en trompe-l'œil, celui d'une carrière professionnelle au plus haut niveau. Le journaliste Frédéric Loore et le photoreporter Roger Job les ont suivis dans Bangkok, où ils tentent de trouver une issue favorable à leur voyage sans retour vers cette Afrique indigente qu'ils s'efforcent de fuir.



## ALLAH PLUS GRAND QUE MESSI

Si les Messi, Ronaldo, Neymar et autres dieux du stade sont vénérés par des millions de gamins à travers toute l'Afrique du football, c'est à Allah et à Jésus qu'ils adressent leurs prières quotidiennes pour demander que leur voeu le plus cher – endosser le maillot de leurs idoles

– soit exaucé. Mais pour beaucoup, le miracle n'a pas lieu. Victimes du mirage qu'ils entretiennent volontairement et de soi-disant managers qui l'alimentent sans vergogne, ils demeurent sur la touche. Il n'empêche, leur foi aveugle les pousse à y croire encore.

Faubourg de Bangkok.  
De retour de  
l'entraînement, ce jeune  
footballeur musulman  
prie sur le palier de son  
immeuble.



Serge et Christian, tous deux camerounais, sont sans club depuis près de trois ans.



Les joueurs se cotisent pour louer le terrain synthétique de Lat Praoh.

### LA MISÈRE ET L'ENNUI

Certains sont sans club depuis longtemps. D'autres n'ont même jamais eu l'occasion de porter les couleurs d'une équipe thaï. Désœuvrés, ils passent le plus clair de leur temps à espérer une opportunité qui ne se présente jamais.

Seuls l'entraînement journalier et la recherche de maigres moyens de subsistance rompent la monotonie de l'attente. L'espoir d'une improbable réussite les aide à supporter la honte de l'échec et le poids écrasant de la dette familiale.



Pour échapper à la réalité, certains rêvent dans les boutiques spécialisées du centre ville.



S'entasser à plusieurs dans une chambre minuscule est parfois l'unique moyen de se payer.



Moussa (19 ans, malien) et Abas (17 ans, ivoirien) sur le banc de touche pendant un match amateur disputé par une équipe thaï. Tout un symbole.



Dans moins de 10 m<sup>2</sup>, Moussa et Abas dorment, cuisinent, mangent et se lavent.

# LE « PAYS DU SOURIRE », OÙ ILS PENSAIENT FAIRE FACILEMENT CARRIÈRE, SE TRANSFORME POUR BEAUCOUP DE FOOTBALLEURS AFRICAINS EN CIMETIÈRE DES ILLUSIONS

UN REPORTAGE DE FRÉDÉRIC LOORE EN THAÏLANDE

**E**mpilement anarchique de gratte-ciel, d'interminables avenues aux trottoirs frangés de stands ambulants, d'autoroutes aériennes gasolinées, de nuées de taxis et d'essaims de deux-roues, de centres commerciaux zébrés d'enseignes criardes : un tohu-bohu au milieu duquel le skytrain trace son long sillon d'acier. Bangkok est une ruche de fer et de bitume, qui bourdonne nuit et jour en rythme avec la pulsation urbaine de ses quatorze millions d'habitants.

Comme toutes les mégapoles mondialisées, Krung Thep, la « Cité des anges » en langue thaï, draine les espoirs de jours meilleurs, les promesses d'avenir et les rêves de gloire comme le fleuve Chao Praya charrie ses eaux sales. Capitale d'un pays inscrit sur la carte des nouveaux eldorados asiatiques du ballon rond, Bangkok voit affluer depuis quelques années des migrants d'un genre particulier. Il s'agit d'Africains, originaires pour la plupart des terres sacrées du football noir (Cameroun, Côte d'Ivoire, Guinée, Ghana, Nigéria...), persuadés que le « Pays du sourire » va leur servir de tremplin vers les cimes de la planète foot gravies avant eux par les Didier Drogba, Samuel Eto'o, Emmanuel Adebayor, Yaya Touré, entre autres diamants noirs sertis dans l'écrin des plus grandes arènes du sport roi en Europe. Nous en avons croisé des dizaines, remplis de cette conviction inébranlable. Eux pensent être au moins des centaines à Bangkok. Peut-être même sont-ils des milliers à travers toute la Thaïlande.

C'est à On Nut, dans les faubourgs, qu'ils échouent le plus souvent à leur descente d'avion. Les grands frères y recueillent les plus petits et font leur apprentissage d'un pays où, à l'exception de la chaleur poisseuse, tout diffère de l'Afrique subsaharienne : la langue, les coutumes, la nourriture. Mais surtout, les nouveaux venus ne tardent pas à décou-

vrir, incrédules, qu'on leur a vendu au prix fort un rêve en trompe-l'œil. Ils se voyaient déjà fouler les terrains de la Thai Premier League (équivalent de la D1 belge), mouillant les maillots floqués aux couleurs des équipes phares de l'élite du foot thaïlandais ; au lieu de ça, ils se retrouvent dans le meilleur des cas à négocier des contrats fantoches auprès de dirigeants de clubs de divisions inférieures qui ne veulent pas d'eux, sinon au rabais. Beaucoup n'en sont même pas là. Leurs dernières illusions absorbées par le buvard de la réalité, ils doivent avant tout songer à subsister dans Bangkok qui n'a rien à leur offrir, pas même un boulot de trimardeur payé au lance-pierres.

Une fois leur initiation terminée à On Nut, ils s'aventurent plus loin dans la ville, qu'ils apprennent à apprivoiser peu à peu. Manier des rudiments de thaï, se déplacer à peu de frais dans le réseau de transports aussi ramifié qu'une mangrove, trouver à se nourrir et à se loger à petit budget sont les trois règles de base de la survie dans la jungle urbaine bangkokoise. On les retrouve alors dans les quartiers périphériques de Ram-

khamhaeng, Lat Phrao, Bang Kapi et ailleurs, jamais très loin d'un terrain de foot, point de convergence ultime où, chaque jour de la semaine, comme les fidèles au moment de l'appel à la prière, ils se rassemblent en nombre à l'heure de l'entraînement. Ce rituel immuable les réunit par affinités nationales ou linguistiques, Camerounais et Ivoiriens, Ghanéens et Nigérians, auxquels se mêlent parfois des Maliens ou des Sierra-Léonais. Leurs retrouvailles journalières autour du cuir constituent leur repère le plus tangible dans un quotidien morne saturé de misère et d'ennui.

## « QUAND TU SORS EN RUE, TU MARCHES SUR LES ORTEILS »

Samuel, un jeune Camerounais de 24 ans, habite une chambre dans un immeuble délavé de Bang Kapi. Le décor de cette petite pièce d'à peine 10 m<sup>2</sup> est quasi identique à celui des chambres dans lesquelles tous les footballeurs africains de Bangkok étirent mollement leur existence : un matelas bigarré sous un néon blafard, des

Ceux qui n'ont pas d'argent pour la location des terrains se contentent de faire du footing ailleurs.



# « ON CONTINUE À Y CROIRE ET À SE LEVER TOUS LES JOURS À SIX HEURES POUR ALLER S'ENTRAÎNER. ON A TOUT SACRIFIÉ AU FOOT, IL FAUT QUE ÇA MARCHE ! DIEU VA RÉPONDRE À NOS PRIÈRES »

murs dépouillés que seuls l'inévitable poster de Ronaldo ou un fanion d'un club anglais fameux tentent d'habiller, une armoire bancale sur les charnières de laquelle s'appesantit une pile de sacs de sport contrefaits, un petit meuble de bureau où se battent en duel une télé et un PC. Dans un recouin, des chaussures à crampons impeccables s'alignent comme à la parade. Sur le balcon minuscule éclaboussé de lumière blanche, un bec à gaz et une vaisselle sommaire délimitent le coin cuisine. Derrière une porte, une cuvette de WC, un petit évier et un pommeau de douche se donnent des airs de salle de bains.

« Je loue 5 000 bahts (115 euros) par mois », raconte Samuel. « Pour les trouver, je compte sur l'argent que me donne un copain de club. Le reste, c'est de la débrouille. En dehors du foot, il n'y a aucun job pour les Africains ici : les Thaïs font tout, jusqu'aux plus petits boulots. De toute manière, à leurs yeux, on ne sait rien faire d'autre que taper dans un ballon. »

L'itinéraire suivi depuis le Cameroun par Samuel est semblable aux parcours empruntés par tous les damnés du foot africain. Après être passé par un centre de formation et avoir joué en D3 et en D2, il a cru qu'une carrière professionnelle à l'étranger lui était promise, envoûté par les sortilèges de l'un de ces bonimenteurs locaux, autoproclamés

managers, qui écument le continent en vendant à prix d'or des allers simples pour nulle part aux jeunes footballeurs certains d'avoir décroché la timbale.

Après une première tentative avortée en Malaisie, il a débarqué en Thaïlande en novembre 2011, un visa touristique dans une poche, l'autre lestée d'une dette de 4,5 millions de francs CFA (7 000 €) contractée par sa famille pour lui payer ce voyage sans retour. Défenseur central, il a joué deux saisons dans le nord du pays, avec Chiang Rai, une équipe de deuxième division. A présent,

s'écroule. Direction le quartier où tu te retrouves sans un baht. Il ne te reste plus qu'à voyager dans toute la Thaïlande les week-ends pour aller « gratter » les frères qui sont en club. Ils t'aident parce qu'ils savent que demain, ce sont peut-être eux qui auront besoin de toi à leur tour. »

Cet arbitraire permanent, les footballeurs africains en sont d'autant plus victimes que beaucoup séjournent illégalement en Thaïlande. La crainte de la police de l'immigration les accompagne partout comme une ombre inquiétante. « Quand tu sors en rue, tu marches sur les orteils », poursuit Samuel. L'image est joliment évocatrice. « S'aventurer en dehors du quartier, c'est prendre un risque. Si un ami te rend visite, il s'annonce avant car nous n'ouvrons la porte à personne. En Thaïlande, si tu te fais arrêter, tu dois payer pour être jugé. Ensuite, si on te condamne à rentrer en Afrique, tu dois payer toi-même ton billet d'avion. Si tu n'as pas l'argent, tu restes en prison jusqu'à ce que tu l'obtiennes. Un contrôle en rue par les policiers de l'immigration ou ceux de la brigade des stupéfiants débouche souvent sur une fouille de ton domicile. Il arrive parfois qu'ils en profitent pour dissimuler de la drogue dans tes affaires et te soutirer de l'argent pour acheter leur silence. Et puis, il y a la peur des dénonciations par certains frères qui

Dieu, tu appelles la famille au pays et puis tout Afin d'éviter la chaleur, les Africains se lèvent tôt pour aller s'entraîner dans des endroits parfois improbables.



de ce qu'on t'aura pris. De toute manière, dès qu'ils te tombent dessus, on parle de toi à l'imparfait ! »

Par crainte des mouchards, les Africains de Bangkok conservent jalousement le secret qui recouvre la date d'expiration de leur visa. Ce précieux sésame n'a pas de prix, sinon celui de la corruption : 80 000 bahts (1 850 €) payables à un intermédiaire noir pour qu'il soudoie l'un ou l'autre fonctionnaire thaï. Se le procurer par la voie officielle ne coûte en réalité que 1900 bahts (45 €). Mais celle-ci est parsemée d'obstacles administratifs : une invitation part d'un club à l'adresse d'un joueur, transite ensuite successivement par la Fédération de football et l'Autorité sportive thaïlandaise, qui l'approivent ou non avant de solliciter le visa auprès du ministère de l'Intérieur. Si ce dernier le délivre, il appartient à son bénéficiaire d'aller le retirer auprès de l'une des rares ambassades de Thaïlande en Afrique (le Kenya à l'est, le Sénégal et le Nigeria à l'ouest).

Sur base de l'octroi du visa, un permis de travail renouvelable est accordé au joueur selon la durée de son contrat. Lorsque le contrat s'achève, le visa et le permis prennent fin également. Alors qu'auparavant, la procédure de renouvellement de visa au bénéfice d'un candidat déjà présent en Thaïlande pouvait s'effectuer depuis le Cambodge voisin par exemple, la législation impose désormais au demandeur de rentrer au pays faire les démarches. Une embûche supplémentaire qui achève de décourager toute volonté de sortir de la clandestinité chez ceux, innombrables, pour lesquels une simple course de taxi est hors de prix.

## LE SORCIER BLANC

« Mouki, lui, a tout pour réussir », observe Robert Procureur à propos de sa dernière recrue, pendant que le jeune Ivoirien arpente à longues foulées fé

lines le terrain d'entraînement du BEC Tero Sasana, à Nong Jok, dans la grande banlieue de Bangkok. Moukaïlou Kekere, 21 ans, a rejoint les espoirs de ce club de Thai League en septembre dernier, après un passage par Lille et par Mouscron où il n'a pas eu le temps d'user ses crampons. « M. Robert est venu me chercher à mon retour à Abidjan », dit-il sur le ton de la gratitude. « Mon objectif, ça reste l'Europe, mais j'ai accepté de venir ici parce que je lui fais confiance pour la suite de ma carrière. »

« M. Robert », comme tout le monde l'appelle ici, c'est le sorcier blanc du foot thaïlandais. Homme d'affaires bruxellois reconvertis au début des années 2000 en directeur de l'Académie locale JMG – du nom de Jean-Marc Guillou, le chasseur français de « perles africaines », l'homme qui avait aligné onze Ivoiriens

sur la pelouse de Beveren –, il a par la suite forgé sa légende en réussissant une performance de féticheur : hisser, en l'espace de quatre ans, le club de Muangthong United (racheté dans le but d'y placer ses académiciens) des profondeurs de la D3 au sommet de la Thai Premier League, remportée en 2010 !

Muangthong revendu, le gourou belge fait maintenant les beaux jours du BEC Tero où il officie en tant que manager général, poste confié par le grand patron du club, un tycoon anglo-birman qui a fait fortune dans l'industrie des médias et du divertissement. Branché sur le filon ivoirien, Robert Procureur draine jusqu'en Thaïlande de jeunes pépites qu'il place généralement en D2 (où le salaire mensuel est de l'ordre de 1 000 euros), en leur donnant l'opportunité de faire monter leur cote à la bourse de l'or noir. C'est le cas de « Mouki », qui domine de sa haute

silhouette li- Malgré leur courage et leur détermination, beaucoup se demandent ce qu'ils vont devenir.

gneuse la réserve de talents du BEC Tero, l'écurie dirigée depuis août 2012 par Bertrand Crasson, l'ancien Anderlechtois.

« Ces jeunes viennent sous contrat et tous frais payés. Ils bénéficient de meilleures infrastructures et d'une meilleure formation qu'en Afrique. La perspective s'offre aux plus doués d'évoluer en Thai League, où le niveau de compétition ne cesse de s'améliorer et où les salaires tournent entre 5 000 et 15 000 euros par mois. Pour tous les autres arrivés par les filières foireuses et les pseudo-agents que l'on connaît, c'est peine perdue », assure Robert Procureur. « Ils n'ont généralement pas les contacts et encore moins le niveau pour intégrer un club pro dans lequel on exigera également toujours plus de rendement de leur part que de celle des joueurs thaïs. Ils sont tristement condamnés à végéter. Beaucoup m'appellent parce qu'ils me connaissent de réputation. A tous, je répète inlassablement la même chose : rentre chez toi ! »

## « ILS NE VEULENT PLUS DE NOUS, LES NOIRS »

Rentrer chez eux – encore en auraient-ils les moyens –, Serge (27 ans) et Christian (26 ans) n'arrivent pas à s'y résoudre, près de trois ans après leur arrivée en Thaïlande. Retourner au Cameroun les poches vides et sans trophées, ce serait admettre que le pays des merveilles n'était qu'un mirage. Ce serait décevoir les espoirs immenses placés en eux par la famille, les amis et les voisins, lesquels se sont saignés aux quatre veines pour que tout devienne possible. Les deux milieux offensifs ont bien joué quelque temps dans des équipes de D3, à raison de 500 ou 600 euros par mois, le barème moyen à ce niveau de compétition. Assez pour ne pas avoir de regrets, renflouer les parents par le canal

# A COURS DE COMPÉTITION, MAL FORMÉS VOIRE PAS DU TOUT POUR CERTAINS, SANS EXPÉRIENCE ET SANS CONTACTS, LEURS CHANCES DE RÉUSSITE EN THAÏLANDE SONT QUASI NULLES

de Western Union et continuer à tourner le dos obstinément à une vie de rien dans les cités miséreuses de Douala. Mais à présent, les clamours du stade ne sont plus qu'une lointaine rumeur. Dans le silence moite de leurs chambres minuscules du quartier de Lat Phrao, ils ruminent tout le jour leurs rêves fracassés.

« Sans manager, tu ne peux rien faire, sinon espérer qu'un copain de club parle pour toi au coach », explique Serge, accompagné par le ronflement d'un ventilateur poussif arrimé au mur. « Et encore, ce n'est jamais gagné. On te convoque pour un test, parfois à l'autre bout de la Thaïlande, ça te coûte d'y aller, de te loger et de te nourrir sur place quand rien n'est prévu, d'autant que les dirigeants thaïs font durer les périodes d'essai pendant des jours et des jours. Tu joues, tu donnes le maximum, tu t'épuises et quand tu baisses de régime, ils te renvoient. Ils mettent aussi les Africains en concurrence : il m'est arrivé de me retrouver sur un test où nous étions vingt-deux ! Ils prennent ton numéro de téléphone, mais ne te rappellent jamais. Ou alors pour te proposer un salaire inférieur à ce qui était convenu, en te disant qu'un Ghanéen ou un Guinéen est prêt à jouer pour la moitié de ce que tu demandes. La vérité, c'est qu'ils ne veulent plus de nous, les Noirs. Ils préfèrent engager des Coréens, ou mieux, des Brésiliens. »

Christian acquiesce, le regard sus-

pendu à la ligne d'horizon qui se confond avec la corde à linge tendue sur le balcon où des vareuses pendent comme des linéoles écarlates. Une balafre d'email découpe soudain son visage goudronné : sourire est un vieux remède africain contre la détresse. « L'espoir demeure malgré tout », dit-il. « On continue à y croire, c'est pour ça qu'on se lève tous les jours à six heures pour aller s'entraîner. On a tout sacrifié au foot, il faut que ça marche ! Dieu va répondre à nos prières. » En attendant, il faut s'acquitter du loyer sans attendre de miracle : « 3000 bahts par mois (70 €) et ça augmente de 100 bahts par journée non payée, jusqu'à ce que le propriétaire vienne mettre le cadenas sur la porte. Inutile d'appeler au pays pour demander de l'aide, la famille ne décroche plus le téléphone... »

Des histoires de mômes grugés par des carambouilleurs africains qui leur ont vendu chèrement des carrières factices à l'autre bout du monde, Michel Charlin (38 ans) en recueille chaque matin, à l'heure où le soleil cradoque de Bangkok déverse ses premiers rayons obliques sur le tapis vert du FC Hope à Ramkhamhaeng. « L'Afrique n'a rien de meilleur à leur offrir, alors, même s'ils flairent l'arnaque, ils tentent de toute manière leur chance. Peut-on

leur en vouloir ? » interroge l'ancien joueur professionnel camerounais, vétéran du championnat thaïlandais. Sous sa houlette, ils sont une cinquantaine d'arlequins à répéter jurement des schémas tactiques avant que se rallume la fournaise. « Le manque de compétition est impossible à combler, j'essaie simplement de limiter la casse et de les maintenir en forme », confie Michel. « Pour le reste, je tâche modestement de leur faire profiter de mon expérience et de mes contacts dans le milieu du foot thaï. Dans le groupe, ils ne sont pas plus de 30 % à pouvoir décrocher un contrat. Il s'agit principalement de ceux qui étaient encore il y a peu en club en Afrique ou qui, jouant ici, sont en transit entre deux équipes. Les autres ont pris trop de retard et certains ne sont tout simplement pas des footballeurs. »

## LE PAYS DU MORAL

La voix du mollah jaillit des parlophones et se répand dans la torpeur du soir. L'entraînement a pris fin sur le terrain synthétique de Lat Praoh pour la location duquel ils sont environ une trentaine à avoir déposé 50 bahts dans un pot commun. Moussa (19 ans, malien) et Abas (17 ans, ivoirien) se rendent à la mosquée située en bordure du Khlong (canal) malodorant, le long duquel glisse en silence la silhouette ocre d'un moine bouddhiste.

Abas est à Bangkok depuis juin

2013. Moussa depuis fin décembre. Ni l'un ni l'autre n'ont trouvé de club. Musulmans, appartenant tous deux à l'ethnie malinké, le défenseur et l'attaquant sont devenus compagnons d'infortune. Grâce à l'arrivée du Malien, l'Ivoirien a pu conserver le cagibi qu'il loue 3 000 bahts par mois au cinquième étage d'un immeuble sans âme et sans ascenseur. Ils ont vécu à sept pendant trois mois dans ce réduit, dormant en alternance faute de place suffisante, jusqu'à ce qu'Abas se retrouve seul et envisage d'aller demander asile à la mosquée. « Moussa est venu avec un peu d'argent qui nous a permis de payer deux loyers d'avance. Pour la suite, nous économisons sur les 500 bahts (12 €) que je gagne chaque dimanche en jouant dans une équipe thaï amateur », explique Abas, rentré de la prière.

Dans un recoin de la chambre, entre la paillasse et le placard bancroche, du riz à la tomate étuve dans un cuiseur posé en équilibre précaire sur une chaise en plastique. Pour leurs repas, les deux amis disposent chacun de 40 bahts (1 €) par jour. Ce qu'ils glanent de temps à autre auprès des commerçants musulmans du quartier fait l'appoint. Moussa se débarrasse de sa djellaba immaculée qui laisse apparaître le maillot rayé du Barça. Il nous montre fièrement un petit trophée reçu autrefois au Mali, une relique dérisoire qu'il conserve précieusement en souvenir d'une victoire en tournoi. Abas tourne les pages de l'album photos de son ancienne équipe. Il pointe du doigt les joueurs alignés en rangs d'oignons : « Lui est en Russie, celui-là est au Maroc, celui-ci est en Italie... » La litanie donne à croire que la Côte d'Ivoire s'est vidée de sa jeunesse.

Les deux « petits choses » laissent derrière eux des familles endettées pour longtemps. Le père d'Abas a englouti toutes ses économies de retraite dans

l'exil de son rejeton. Sa mère vend de l'eau glacée sur les marchés de Yopougon, commune d'Abidjan. « Le vieux a donné au total deux millions de francs CFA (3 500 €) aux agents qui sont allés le voir en lui disant que j'étais doué et qu'ils pouvaient me trouver un club en Chine, comme Drogba qui jouait là-bas à cette époque. C'était en 2012, j'avais 16 ans. » Les aigrefins qui ont délesté les parents d'Abas de leur bas de laine ont obtenu légalement son visa sur la foi d'une invitation de commerce, délivrée par un négociant ivoirien complice basé à Wenzhou. La combine est connue. Début juin 2013, à son arrivée dans la grande cité portuaire de la côte est de la Chine, le petit footballeur pensait être attendu par son futur manager qui lui tendrait à la fois les bras et son contrat. Au lieu de ça, « je me suis retrouvé dans la rue. Il n'y a jamais eu de club, ni de manager, ni de contrat », se souvient-il, meurtri. « Heureusement, j'ai rencontré des frères ivoiriens qui font des affaires là-bas et qui m'ont hébergé gratuitement pendant trois semaines. Ensuite, ils m'ont payé le billet d'avion et le visa pour la Thaïlande, où un ami m'avait invité à le rejoindre. »

■

Au début de l'automne dernier, Moussa a quitté Mopti, la « Venise du Mali », où il évoluait en centre de formation depuis l'âge de 11 ans. Il s'est dit qu'il ne ferait jamais carrière dans ce coin de steppe sahélienne recuit par le soleil. Il a donc pris son baluchon, fait ses adieux à son père, chauffeur de camion, à ses quatre sœurs orphelines de leur mère comme lui, et est parti s'installer à Abidjan. Il raconte la suite : « J'ai rencontré un coach qui m'a dit que j'avais le talent pour jouer dans un club à l'étranger et qu'il allait m'en trouver un, mais il devait d'abord m'entraîner spécialement pendant trois mois. Pour ça, il m'a demandé 22 500 francs CFA (350 €). Puis, un jour, il m'a annoncé qu'il m'avait trouvé un manager et une équipe en Thaïlande. Les formalités dont il devait s'occuper pour le passeport, le visa et l'achat du billet d'avion aller-retour allaient me coûter 2 150 000 francs CFA (3 300 €). Comme je n'avais pas cet argent, je l'ai emprunté à un ami à Bamako qui tient un commerce d'électronique. Je pensais le rembourser très vite avec mon salaire de joueur professionnel. Puis, je suis parti. » A sa descente d'avion à Bangkok, trois jours après Noël, l'enfant du désert s'est retrouvé seul au monde : « Le manager n'était pas là. J'ai essayé de l'appeler, mais son téléphone n'existe pas. Lui non plus, d'ailleurs. » Depuis lors, le téléphone du préteur coach d'Abidjan sonne également dans le vide.

Moussa et Abas n'en reviennent toujours pas de s'être fait voler leur vie aussi facilement. En attendant de trouver une improbable issue à leur impasse, la prière et l'entraînement sur les berges moisies du Khlong rapiècent tant bien que mal leurs existences en lambeaux. « Par la grâce d'Allah, on ne s'en sort pas trop mal », dit Abas. Et il ajoute : « Lorsque j'appelle le père ou la mère, je leur raconte que tout va bien. La vérité leur ferait trop de peine. » Les lumignons des hautes tours de Bangkok clignotent dans la nuit thaïlandaise, comme le symbole d'une lueur d'espoir intermittente. Au moment de refermer la porte sur le drame intime d'Abas et de Moussa, la sentence maintes fois martelée par Samuel nous revient en mémoire : « Ici, c'est le pays du moral. Soit tu es fort, soit tu crèves. » ■

Ce reportage a reçu le soutien de l'asbl

Kréativa, active dans le secteur de

l'intégration sociale ([www.ngkreativa.be](http://www.ngkreativa.be)),

et de la Fondation Samilia, qui lutte contre

la traite des êtres humains

([www.samiliafoundation.org](http://www.samiliafoundation.org)).

